

LA CROIX DANS LA PRÉDICATION ET LA CATÉCHÈSE APOSTOLIQUES

Nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les Gentils » (1 Co. 1, 23). La prédication du Christ crucifié n'est plus pour nous ni un scandale ni une folie. Est-ce parce que nous avons compris que la Croix est « puissance de Dieu et sagesse de Dieu » ? N'est-ce pas plutôt parce que ce « scandale » s'est émoussé au cours des vingt siècles de christianisme ? La croix est devenue pour nous un objet trop familier, vulgarisé par la littérature et les arts, banalisé par les innombrables reproductions qui s'offrent à chaque instant à notre vue et qui ne frappent même plus nos regards. Pour comprendre ce que doit être pour nous la Croix, il nous faut nous demander ce qu'elle a été pour la première génération chrétienne, ce qu'elle a été pour les apôtres qui l'ont annoncée à la suite du Seigneur.

I. — LA CROIX DANS LES PLUS ANCIENNES FORMULATIONS DU KÉRYGME ET DE LA CATÉCHÈSE

A. Le kérygme.

Les *Actes des Apôtres* nous conservent fidèlement le schéma de ce que fut la toute première prédication des Apôtres. La proclamation du mystère pascal, annonçant la mort et la résurrection du Christ, est le centre du kérygme apostolique. Mais la plupart du temps on insiste sur le caractère ignominieux de cette mort par le supplice de la Croix. Cette insistance a d'abord pour but de mettre en évidence la culpabilité et la responsabilité de ceux qui ont

condamné Jésus de Nazareth. Ainsi dans le discours de Pierre le jour de la Pentecôte :

Cet homme qui avait été livré selon le dessein bien arrêté et la prescience de Dieu, vous l'avez pris et fait mourir en le clouant à la croix par la main des impies (Ac. 2, 23).

Mais cette mort honteuse ne fait que rendre plus éclatant le triomphe de la résurrection (v. 24, cf. v. 36 : « Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous avez crucifié »). D'autre part, Pierre a soin de marquer que cette mort du Christ était prévue de toute éternité dans le dessein de Dieu (v. 23); ceci pour montrer que la mort du Christ n'est pas un échec du plan de Dieu.

En bref, la mention de la Croix dans le premier kérygme de Pierre a pour but :

a) De faire comprendre aux responsables la gravité de leur crime et de les inciter ainsi à la conversion.

b) De mettre en lumière de façon plus saisissante le triomphe glorieux de la Résurrection par opposition à l'abjection du Calvaire.

c) De faire comprendre aux auditeurs que la mort et la résurrection de Jésus étaient contenues de toute éternité dans le dessein divin.

Les autres kérygmes des *Actes* contiennent les mêmes éléments et n'apporteront pas grand-chose de nouveau. La mention de la crucifixion ne se trouve pas dans le kérygme de Pierre après la guérison du boiteux de la Belle-Porte; il y est seulement question de sa mort, avec une insistance particulière sur l'acharnement des Juifs à obtenir la condamnation de Jésus (3, 13-14). Par contre, la croix est mentionnée dans les deux prédications de Pierre lors de sa comparution devant le Sanhédrin (4, 10; 5, 30). Il en est de même dans le discours de Pierre à Corneille (10, 40) et le kérygme de Paul à la synagogue d'Antioche de Pisidie (13, 27-29). Il convient de remarquer qu'à plusieurs reprises, dans ces discours des *Actes*, la croix est évoquée par une formule empruntée au *Deutéronome* : « Vous l'avez fait mourir en le suspendant au bois » (Ac. 5, 30; 10, 39; cf 13, 29) : cette expression reproduit celle de De. 21, 23 :

Si un homme a été condamné à mort et exécuté, et si tu

l'as *suspendu au bois* (c'est-à-dire pendu à un arbre), son cadavre ne pourra être laissé la nuit sur l'arbre. Tu l'enterreras le jour même car un pendu est une malédiction de Dieu et tu ne souilleras pas la terre que Yahvé ton Dieu te donne en héritage (De. 21, 22-23).

Nous retrouverons ce texte à propos de Ga. 3, 13 où il est cité explicitement par Paul à l'appui de sa doctrine de la rédemption par la Croix. Ici les textes des *Actes* qui se réfèrent au *Deutéronome* veulent souligner le péché des chefs du peuple qui ont considéré Jésus comme un « maudit de Dieu », accomplissant ainsi la prophétie d'Is. 53, 4 : « Nous l'estimions châtié, frappé par Dieu et humilié. »

On remarquera que dans la prédication kérygmaticque des *Actes*, la mort sur la croix n'est pas encore présentée comme source de salut¹. Ceci est d'autant plus étonnant que le kérygme primitif est rempli de réminiscences d'Is. 53, cité explicitement en Ac. 8, 32-33 (le point de départ du kérygme de Philippe) et implicitement en 3, 13 (« serviteur », « livré »); 3, 22; 4, 27 et 30 (« serviteur »). Or, dans le quatrième Chant du Serviteur (Is. 52, 13 — 53, 12), la valeur rédemptrice des souffrances du Serviteur et de sa mort est affirmée avec toute la clarté désirable (cf. Is. 53, 5 : « C'est par ses plaies que nous sommes guéris »). Ce silence des *Actes* sur ce point est curieux. Signifie-t-il que malgré l'enseignement explicite de Jésus (cf. Mc 10, 45 et les parallèles), malgré la clarté de certains textes de l'Ancien Testament pourtant utilisés par la prédication primitive (cf. Is. 53), cet élément central de notre foi n'a été explicité que progressivement par les Apôtres? Pourtant Paul inclut la valeur rédemptrice de la Croix dans le kérygme qu'il a reçu du Seigneur par l'intermédiaire des Apôtres et qu'il transmet à son tour aux communautés qu'il a fondées :

Je vous ai transmis tout d'abord ce que j'avais moi-même reçu, à savoir que le Christ est *mort pour nos péchés* conformément aux Écritures... Bref, eux ou moi, voilà ce que nous *proclamons*. Et voilà ce que vous avez cru (1 Co. 15, 3 et 11).

1. Dans les kérygmes des *Actes*, le salut est lié à la conversion, à la foi, au baptême. Mais le rapport de ces réalités à la mort du Christ n'est pas explicité.

B. La catéchèse.

C'est pourquoi il est préférable d'expliquer autrement le silence des *Actes* sur ce point. La valeur rédemptrice de la mort du Christ était connue et affirmée dès le début. Mais primitivement elle ne faisait pas partie du *kérygme*, qui se bornait à proclamer le *fait* de la mort et de la résurrection du Christ, annoncer son retour et inviter à la conversion, à la foi et au baptême pour recevoir l'Esprit. Par contre, la mort du Christ dans son aspect de *mystère*, dans sa valeur de *représentation* engageant notre propre mort au péché, tout cela devait faire partie de la *catéchèse* primitive, cette διδαχή τῶν ἀποστόλων qui était, selon Ac 2, 42, une des quatre institutions de la toute première communauté chrétienne (avec la prière, la fraction du pain et la *koinônia*). Conscient plus que les autres de l'importance de la mort du Christ comme *cause* de notre salut, Paul est probablement responsable de l'insertion de ce point dans le *kérygme* lui-même.

Nous trouvons dans les épîtres de Paul d'autres affirmations de la catéchèse primitive relatives à la Croix. D'abord le récit de l'institution de l'eucharistie :

Pour moi, en effet, *j'ai reçu du Seigneur* ce qu'à mon tour je vous ai transmis : le Seigneur Jésus, la nuit où il fut livré, prit du pain et après avoir rendu grâces le rompit en disant : « Ceci est mon corps qui est pour vous... ». De même, après le repas, il prit la coupe en disant : « Cette coupe est la *nouvelle alliance* en mon sang... » (1 Co 11, 23-25).

Ce texte est-il plus ancien que le récit parallèle de Marc 14, 22-25 ? La question, on le sait, est discutée. Peu importe présentement. De toute façon nous avons ici, de l'aveu même de Paul, un fragment de la catéchèse primitive affirmant :

— Le caractère *sacrificiel* de la mort du Christ (v. 25 : la nouvelle alliance en mon sang; cf. Ex. 24, 8).

— Sa valeur rédemptrice, incluse dans l'expression : « nouvelle alliance », avec tout ce que cette formule implique selon les prophètes : réconciliation avec Dieu, pardon des péchés, don de l'Esprit, union indissoluble entre Dieu

et son peuple. On remarquera que cette valeur rédemptrice est également contenue dans l'expression du v. 24 : « Mon corps qui est pour vous. »

— La présence permanente dans l'Église du sacrifice du Christ par l'eucharistie (« faites ceci en mémoire de moi »).

En Rm. 6, 3, Paul se réfère à un autre enseignement de la catéchèse primitive :

Ignorez-vous que, baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que tous nous avons été baptisés ?

Comme le fait justement remarquer le P. Lyonnet², puisque Paul fait appel à une doctrine que les lecteurs sont censés connaître (« Ignorez-vous que... »), et comme d'autre part les Romains n'ont pas été évangélisés par Paul, il faut en conclure que cette doctrine n'est pas propre à Paul, mais appartient à la catéchèse apostolique commune. Il faut donc en conclure que la catéchèse primitive enseignait que par le baptême le chrétien était rendu participant de la mort du Christ. En quel sens ? Probablement celui qui résultait du texte fondamental à partir duquel la communauté chrétienne primitive a pensé le mystère de la Croix : *Isaïe 53*. Le Serviteur personnifie le peuple des saints, il le représente, et donc ses souffrances, sa mort et sa résurrection sont accomplies *au nom de son peuple*³. Cette interprétation pouvait se déduire d'ailleurs de la parole de Jésus en Mc 10, 45, qui se réfère également à Is. 53 : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour (grec : ἀντί, à la place de, au nom de) beaucoup. » Rien d'étonnant dès lors que le baptême, acte par lequel le croyant entre dans la communauté du nouveau peuple de Dieu, donne au fidèle de participer au mystère que le Christ a vécu comme le chef de l'humanité nouvelle. Il reste que Paul, en Rm. 6, donnera à cet enseignement de la catéchèse primitive une force et une profondeur nouvelles.

2. Bible de Jérusalem en fascicules, note sur Rm. 6, 3.

3. Le judaïsme hellénistique interprétait Is. 53 en voyant dans le « Serviteur » le peuple des justes, l'Israël idéal. Cette interprétation n'est pas attestée dans le judaïsme palestinien (cf. J. JEREMIAS, art. *παῖς θεοῦ*, dans *TWNT*, v, 682-684).

Il serait sans doute possible de trouver dans les écrits du Nouveau Testament d'autres traces de l'enseignement de la communauté primitive sur la Croix. En effet un grand nombre d'exégètes pensent que l'hymne de Phil. 2, 5-11 est une composition liturgique bien antérieure à Paul. De même, plus récemment le P. M.-E. Boismard⁴ a proposé de voir dans 1 Pi. 2, 21-24 une hymne liturgique, et, plus précisément, baptismale. Comme leur appartenance à la catéchèse primitive est discutée, nous reviendrons plus loin sur ces deux textes.

Quoi qu'il en soit, on voit qu'avant Paul, l'enseignement de la première communauté chrétienne sur la Croix était déjà pour l'essentiel ce qu'il sera par la suite. Sont en effet déjà nettement affirmées : la liaison intrinsèque Croix-Résurrection, la Croix comme sacrifice de la Nouvelle Alliance, prévue de toute éternité dans le dessein de Dieu, la Croix comme cause de salut, comme mystère vécu par le Christ au nom de l'humanité tout entière, mystère dont on est rendu participant par la foi et le baptême, et qui reste présent dans l'Église par l'eucharistie.

Comme on l'a vu, le texte fondamental qui a été à la base de la catéchèse de la primitive Église est Is. 53, le quatrième Chant du Serviteur. Ce texte a inspiré les toutes premières prédications des Apôtres, dès la Pentecôte. Comme Jésus s'est lui-même, au cours de sa Passion, appliqué ce texte (Lc 22, 37), comme d'autre part plusieurs autres paroles de Jésus se réfèrent implicitement à cette prophétie (Mc 10, 45; 14, 24; probablement aussi Mc 9, 12), il paraît évident que cette conviction de la communauté primitive a sa source dans l'enseignement de Jésus lui-même⁵.

Il restera aux écrits postérieurs du Nouveau Testament, à approfondir ces données, à en dégager toute la richesse et la profondeur. C'est ce qu'il nous faut voir maintenant.

4. M.-E. BOISMARD, *Quatre hymnes baptismales dans la première Épître de Pierre*, Paris, 1961, pp. 111-132.

5. Pour plus de détails, on se reportera à l'article de J. Jeremias (*supra*, note 3) qui cite d'autres paroles de Jésus qui paraissent se référer à Is. 53. A la suite d'une étude critique très poussée de ces textes, il montre qu'il s'agit d'authentiques paroles de Jésus (cf. surtout col. 709-713).

II. — PAUL, THÉOLOGIE DE LA CROIX

Si nous avons dans le Nouveau Testament une théologie de la Croix, c'est avant tout à Paul que nous la devons. Guidé et illuminé par l'Esprit, Paul a compris bien plus profondément que les autres apôtres la signification de la Croix.

A. La Croix, manifestation de l'amour de Dieu.

Paul est le premier à avoir enseigné que la Croix était la révélation suprême de l'amour de Dieu. On ne trouve rien de tel dans les écrits antérieurs à Paul, dans les éléments de catéchèse et de prédication prépauliennes que nous ont conservés les écrits du Nouveau Testament. On ne trouve même rien de tel dans les évangiles synoptiques. Cela ne signifie pas, bien évidemment, que Paul ait enseigné là quelque chose de *nouveau*. Le lien entre la passion du Christ et l'amour de Dieu est *implicite* dans presque tous les textes dont il a été question jusqu'à présent. Ainsi en présentant la Croix comme cause de salut, comme sacrifice de la nouvelle Alliance, on affirme par le fait même qu'elle est l'œuvre de l'amour de Dieu. Tout l'Ancien Testament proclame en effet que le Salut, que l'Alliance ne sont autre chose que la manifestation de l'amour de Dieu. Mais Paul est le premier, semble-t-il, à avoir explicité ce qui n'était qu'implicite avant lui⁶.

Les textes pauliniens les plus caractéristiques sont les suivants :

La preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ, alors que nous étions encore pécheurs, est mort pour nous (Rm. 5, 8).

Il m'a aimé et s'est livré pour moi (Ga. 2, 20).

Suivez la voie de l'amour, à l'exemple du Christ qui vous a aimés et s'est livré pour nous, s'offrant à Dieu en sacrifice d'agréable odeur (Ep. 5, 2).

6. On trouve quelque chose d'analogue dans l'A. T. à propos de l'*Élection*. L'idée en est présente dans les traditions les plus anciennes de la Bible. Mais le vocabulaire spécifique de l'élection n'apparaît qu'avec le *Deutéronome*.

Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé son Église : il s'est livré pour elle (Ep. 5, 25).

Enfin, il faudrait citer l'hymne à l'amour de Dieu qui termine la première partie de l'épître aux Romains :

... Lui qui n'a pas épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous accordera-t-il pas toute faveur?... Qui nous séparera de l'amour du Christ?... Aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur (Rm. 8, 32, 35, 39).

Il convient de faire deux remarques à propos de ces textes. Tout d'abord, Paul ne sépare pas, bien plus, il ne distingue même pas l'amour du Père et l'amour du Christ. Rm. 8, 32-39 est particulièrement net : l'amour du Christ (v. 35) et l'amour de Dieu manifesté dans le Christ (v. 39) sont identiquement la même chose. L'amour du Christ s'offrant pour nous à la Croix n'est rien d'autre que l'amour du Père manifesté. En second lieu, en tant que manifestation d'amour, la Croix n'est pas séparée de la Résurrection : le mystère pascal est perçu dans son unité. Le texte le plus net à cet égard est Ep. 2, 4-5 :

Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont Il nous a aimés, alors que nous étions morts par suite de nos fautes, nous a fait revivre avec le Christ.

Dans ce texte, l'amour est présenté comme agissant dans la résurrection du Christ qui est aussi la nôtre. Mais il est bien évident que la Croix est présente également, indissociablement.

B. La Croix, manifestation de la puissance et de la sagesse de Dieu.

Il s'agit là, évidemment, du grand texte du début de la 1^{re} épître aux Corinthiens :

Le Christ ne m'a pas envoyé baptiser mais annoncer l'Évangile, et sans recourir à la sagesse du langage, pour que ne soit pas réduite à néant la croix du Christ. Le langage de la croix

est en effet folie pour ceux qui se perdent, mais pour ceux qui se sauvent, pour nous, il est puissance de Dieu... Tandis que les Juifs demandent des signes et que les Grecs sont en quête de sagesse, nous prêchons, nous, un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, Juifs comme Grecs, c'est le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu (1 Co. 1, 17-18, 22-24).

Pour saisir la vraie portée de ce texte majeur, il faut comprendre que la Croix est l'aboutissement plénier d'une loi, d'une *constante* du dessein de Dieu et de son action dans le monde :

Ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages; ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre la force;... Voilà ce que Dieu a choisi; ce qui n'est pas, pour réduire à rien ce qui est, afin que nulle chair n'aille se glorifier devant Dieu (*Ibid.*, vv. 27-29).

Tout au long de l'histoire de son peuple, Dieu agit ainsi. Choix d'hommes humainement peu considérés, pour conduire son peuple : 1 Sa. 9, 21; 16, 6-11. Choix de moyens humainement dérisoires, pour triompher des ennemis d'Israël : Jg. 7, 5-7; 1 Sa. 17, 45-47, etc. Et ceci, « afin que nulle chair n'aille se glorifier devant Dieu » (1 Co. 1, 29); « afin que l'on voie bien que cette puissance vient de Dieu et non de nous » (2 Co. 4, 7). La Croix est le point culminant de cette pédagogie divine, le sommet vers lequel elle convergeait. Dieu sauve son peuple par la Croix, c'est-à-dire par ce qui, aux yeux d'une sagesse humaine fermée sur elle-même, autosuffisante, est *môria*, c'est-à-dire sottise, ineptie. Car la destinée d'un homme s'achevant par le supplice infamant des esclaves est l'image même de l'échec. C'est un contre-signes, se situant à l'opposé de l'attente humaine et religieuse du monde juif comme du monde grec. Et le but de cette conduite déconcertante de Dieu est le même que dans les situations similaires de l'Ancien Testament : la foi. Il faut que l'homme accepte de renoncer aux sécurités d'une sagesse humaine pour prendre appui sur Dieu et sur lui seul, en ayant foi en sa parole. Cette foi n'est d'ailleurs pas irrationnelle, car la parole de Dieu est

elle-même attestée par des signes (cette démonstration d'Esprit et de puissance dont parle Paul en 1 Co. 2, 4); mais elle oblige l'homme à renoncer à un certain mode trop humain de penser, pour faire sienne la pensée de Dieu. Tel est le rôle de la Croix pour Paul : par le scandale, le mépris qu'elle provoque spontanément chez le Juif comme chez le païen, elle le met devant une option : ou prendre cette sagesse humaine comme norme et refuser la sagesse de Dieu qui paraît sottise ou scandale; ou accepter la parole de Dieu, le kérygme de la Croix, accepter ce qui paraît sottise ou scandale. Et alors, *dans la foi*, on découvrira que « ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes » (1 Co. 1, 25).

Cette présentation de la croix du Christ devait être un des thèmes favoris de la catéchèse de Paul : nous la retrouvons en Ga. 5, 11 :

Quant à moi, frères, si je prêche encore la circoncision, pourquoi suis-je encore persécuté? C'en est donc fini du scandale de la Croix!

La pensée est très proche de 1 Co. 1, 23 : si Paul prêchait la circoncision, il inviterait les chrétiens à chercher leur salut dans les œuvres de la loi, c'est-à-dire dans l'homme; dès lors, la croix de Jésus ne serait plus ce « scandale » obligeant le chrétien à renoncer à une sagesse humaine pour s'appuyer uniquement sur Dieu par la foi. La même idée se retrouve en Phil. 3, 18, où Paul parle de ceux qui se conduisent en ennemis de la croix du Christ, ainsi qu'en Ga. 3, 12. Dans les deux textes des *Galates*, Paul évoque, en plus, la persécution, l'hostilité à l'égard des chrétiens que provoque chez les juifs le scandale de la croix.

Cette grande vue paulinienne de la croix de Jésus, scandale et folie, est toujours actuelle. Certes, le scandale n'est plus la croix : vingt siècles de christianisme ont fait d'un Dieu crucifié une notion, hélas ! banale, usée, qui a perdu l'aspect scandaleux qu'elle revêtait pour les contemporains de Paul. Mais la foi sera toujours abandon des sécurités d'une sagesse charnelle et remise de soi inconfortable au Dieu vivant mais caché.

C. La Croix, manifestation de l'obéissance du Christ (Phil. 2, 6-11).

Il ne peut être question de reprendre ici en détail l'exégèse du texte capital de Phil. 2, 6-11. On se contentera d'indiquer de façon très schématique les éléments nouveaux apportés par ce texte à la conception paulinienne de la Croix.

1. La première moitié de l'hymne se termine (v. 8) par la mort de Jésus sur la croix. « C'est le point le plus bas de son abaissement, le plus éloigné de son origine céleste. C'est de là qu'il va faire la remontée glorieuse dont traite la seconde partie » (P. Benoît).

2. Cette mort ignominieuse sur la croix, le supplice des esclaves, est la manifestation suprême de cette « condition d'esclave » (v. 7) que Jésus a assumée alors qu'il était de « condition divine » (v. 6).

3. Cet abaissement, Jésus l'a accepté par obéissance (v. 8), attitude caractéristique de l'esclave (cf. Rom. 6, 16-18; Col. 3, 22); mais ici il s'agit d'une obéissance libre dans l'amour. Paul pense évidemment au Serviteur d'Isaïe⁷.

4. Cet abaissement de l'esclave jusqu'à la mort de la croix est présenté comme la cause de sa glorification par Dieu (v. 9 : διὸ καί). Nous avons encore là l'accomplissement d'un grand thème biblique (cf. le *Magnificat* : « *et exaltavit humiles* »), et un accomplissement transcendant. Mais Paul précise que la grandeur de l'exaltation du Christ dépasse la grandeur de son abaissement (v. 8 : ἐταπείνωσεν; v. 9 : ὑπερύψωσεν).

Il est très remarquable que dans cette hymne, l'anéantissement et la glorification de Jésus soient considérés *en eux-mêmes* sans référence à l'œuvre rédemptrice (la liturgie a ajouté deux mots — *Christus factus est pro nobis* — qui ne se trouvent pas dans le texte). Une telle considération, unique dans l'œuvre de Paul, est un des arguments de ceux qui pensent qu'il s'agit d'une hymne pré-paulinienne⁸.

7. Dans le vocabulaire paulinien, le mot δοῦλος, comme son correspondant hébreu *ebed*, signifie à la fois esclave et serviteur.

8. Un autre argument est le nombre considérable, dans ces six versets, de mots qui ne se retrouvent pas ailleurs chez Paul.

Mais il faut noter que cette hymne est introduite dans un contexte nous invitant « à avoir entre nous les sentiments qui furent dans le Christ Jésus » (v. 5).

Il convient de rapprocher de Phil. 2, 6-11 le texte difficile de Ga. 3, 13 :

Le Christ nous a rachetés de cette malédiction de la loi, devenu lui-même malédiction pour nous, car il est écrit : « Maudit soit quiconque pend au gibet ».

On a vu que le texte de De. 21, 23 cité ici était sous-jacent à de nombreuses formules du kérygme des *Actes* (5, 30; 10, 39; 13, 29). De nombreux exégètes contemporains interprètent ce texte de Paul dans le sens de l'expiation pénale. La loi est source de malédiction en tant qu'elle fait abonder le péché (Rm. 5, 20). Le Christ nous délivre de cette malédiction en la prenant sur lui, en acceptant le châtement à notre place. Et le texte du *Deutéronome* illustre et confirme cela : celui qui est pendu au bois est maudit, c'est-à-dire puni par Dieu⁹. Il est préférable, semble-t-il, d'interpréter autrement cette « malédiction ». Comme l'écrit le P. Lyonnet, « en précisant qu'il était devenu malédiction pour nous, Paul ne voulait pas signifier autre chose que lorsqu'il affirmait que le Christ était né sujet de la loi (Ga. 4, 4), et surtout, que Dieu l'avait fait péché (2 Co. 5, 21) : le Christ avait assumé notre condition d'enfant prodigue avec toutes ses humiliations afin qu'en lui ce soit vraiment notre humanité qui retourne au Père dans un acte suprême d'obéissance et d'amour. Or non seulement il nous a dit lui-même qu'il n'y a pas de plus grand amour que de mourir pour ses frères, mais les circonstances mêmes de cette mort — trahison de ses amis, abandon des disciples, répugnance instinctive de sa nature, condamnation par les chefs religieux de sa nation qui le font passer aux yeux de tous pour un violateur de la loi et pour un maudit — toutes sont ordonnées à lui permettre d'aimer

9. P. BENOIT, *La Loi et la Croix d'après saint Paul* (Rev. Bibl., 1938, p. 492, ou *Exégèse et Théologie*, II, pp. 21-22 : « L'allusion à la croix est manifeste. Le Christ mourant sur elle subit donc à notre place (ὕπερ ἡμῶν) la malédiction de la loi. Cf. aussi M.-E. BOISMARD, *op. cit.* (note 4), pp. 126-127.

comme nul homme n'a jamais aimé ni ne pourra jamais le faire¹⁰. »

C'est de la même façon qu'il faut interpréter un autre texte difficile, Col. 2, 14 :

Il a effacé, au détriment des observances légales, la cédule de notre dette, qui nous était contraire; il l'a supprimée en *la clouant à la croix*.

Ici aussi on peut comprendre : « Le régime de la loi, en interdisant le péché, n'aboutissait qu'à une sentence de mort portée contre l'homme transgresseur. C'est cette sentence que Dieu a supprimée en l'exécutant sur la personne de son Fils¹¹. » Mais, à notre avis, il vaut mieux avec le P. Lyonnet¹² comprendre ce texte comme le précédent : par sa charité le Christ crucifié a effacé en notre nom la dette de nos péchés. La même interprétation vaut pour le texte, très voisin, de 1 Pi. 2, 24-25¹³ :

Lui qui, *sur le bois*, a porté lui-même nos fautes dans son corps, afin que, morts à nos fautes, nous vivions pour la jus-

10. S. LYONNET, *La conception paulinienne de la Rédemption*, dans *Lumière et Vie*, n° 36 (mars 1958), p. 63.

11. P. BENOIT, note sur ce passage dans la *Bible de Jérusalem*.

12. S. LYONNET, *art. cit.*, p. 64.

13. Sur ce texte on pourra consulter l'exégèse détaillée du P. Boisnard (*op. cit.*, *supra*, note 4, pp. 112-133) qui y voit une hymne liturgique qui a inspiré les textes de Paul cités plus haut. Il l'interprète également dans le sens d'une expiation pénale du Christ en croix, subissant le châtement à notre place. Cette exégèse ne s'impose pas, à notre avis. Il est remarquable que le Nouveau Testament, qui s'inspire si souvent d'Is. 53 (qui est cité explicitement ici), ne cite *jamais* le verset où il est question d'une expiation pénale du Serviteur : Is. 53, 5 a : « Le *châtement* qui nous donne la paix est tombé sur lui. » Ce ne peut être un hasard. Les écrivains du Nouveau Testament ont délibérément évité de présenter le Christ comme châtié par Dieu à notre place. Ici, saint Pierre dit que le Christ « *a porté lui-même sur le bois nos fautes* dans son corps afin que, morts à nos fautes, nous vivions par la justice » ? Les mots en italique sont une citation de Is. 53, 12. On remarquera que Pierre ajoute à Is. 53 : *sur le bois et dans son corps*, ce qui modifie la portée de l'expression. Comme le fait remarquer K. H. SCHEKLE (*Die Petrusbriefe. Das Judas Brief*, Herders theologischer Kommentar zum N. T., Freiburg, 1961, p. 85). ἀναπέπειν εἰς est une expression sacrificielle qui assimile le bois à un autel. Le Christ a offert volontairement son corps en sacrifice sur l'autel de la croix, et par cette oblation volontaire faite pour nous, en notre nom, il a expié nos péchés, nous permettant ainsi, en nous unissant à son oblation volontaire dans l'amour, de « vivre pour la justice », étant « morts à nos fautes ».

tice; lui « dont la meurtrissure vous a guéris ». Car vous étiez « égarés comme des brebis » (Is. 53, 5-6), mais à présent vous êtes retournés vers le pasteur et le gardien de vos âmes.

On le voit, ces trois textes reprennent le thème de l'hymne christologique de Phil. 2, 6-11. Mais l'accent est cette fois sur la valeur rédemptrice de la Croix. Jésus agit pour nous, en notre nom; perspective qui, on l'a vu, est absente de Phil. 2.

D. La Croix du Christ et la croix du chrétien.

Déjà la catéchèse primitive présentait la Croix comme mystère vécu par le Christ au nom de son peuple, et le baptême, comme configuration au Christ mort sur la Croix. Paul développera et approfondira cette doctrine. Le point de départ est le suivant : de même que nous sommes ressuscités avec le Christ (Col. 2, 12-13; 3, 1; Ep. 2, 5-6), de même nous sommes crucifiés avec lui (Rm. 6, 6; Ga. 2, 20). Cette identification du chrétien au Christ crucifié est à la fois et une réalité déjà acquise par le baptême, et un programme de vie. C'est fait et cela reste à faire. L'expression la plus forte de cette dialectique se lit en Col. 3, 3-5 (l'épître de la vigile pascale) : « Vous êtes morts » (v. 3); « mourez donc... » (v. 5).

C'est par le baptême, comme l'enseignait la catéchèse primitive, que se réalise notre identification au Christ crucifié. Saint Paul le rappelle en Rm. 6, 3 (supra, p. 10), et ensuite il développe cet enseignement, suivant la double ligne qui vient d'être indiquée : « Vous êtes morts » (vv. 4-11), « Mourez donc » (vv. 12-14). On se bornera à quelques brèves remarques :

a) Le centre de gravité de la pensée de Paul est l'identification du chrétien avec le Christ : « Si c'est un même être avec le Christ que nous sommes devenus... » (v. 5).

b) Plus que jamais, crucifixion et résurrection sont indissociables. Il ne s'agit même pas, pour le chrétien, de deux phases successives, mais de deux aspects de la même réalité. Le chrétien n'est pas identifié au Christ crucifié pour ensuite participer à son état de ressuscité. C'est le contraire.

C'est dans la mesure où le chrétien vit de la vie du Christ ressuscité qu'il participe à sa mort, en mourant au péché.

Il faut reconnaître que sur ce point, il y a eu évolution dans la pensée de Paul, tout au moins au niveau du *vocabulaire*. En Rm. 6, les verbes relatifs à la mort avec le Christ sont au passé (v. 4 : συνετάφημεν; v. 6 : συνεσταυρώθη; v. 8 : ἀπεθάνομεν); ceux qui évoquent la résurrection sont au futur (v. 5 : ἐσόμεθα; v. 8 : συζήσομεν). Au contraire, plus tard, dans les épîtres de la captivité, et la mort et la résurrection sont au passé (Col. 3, 1 et 3, 3; Ep. 2, 6). Il convient cependant de ne pas exagérer cette divergence. Il s'agit seulement d'une différence d'accent. Dans *Romains*, Paul met encore le centre de gravité sur la résurrection de la Parousie, dont la résurrection du baptême est le germe. Dans les épîtres de la captivité, l'accent est sur la vie nouvelle baptismale. La vie nouvelle dans la gloire ne sera que la manifestation d'une réalité déjà pleinement présente mais cachée (cf. Col. 3, 3).

Quoi qu'il en soit, dès *Romains*, la doctrine de Paul est nette. C'est la vie dans le Christ qui opère notre mort avec le Christ :

Car la loi de l'esprit qui donne la vie dans le Christ Jésus t'a affranchi de la loi du péché et de la mort (Rm. 8, 2).

Saint Paul dit que nous sommes morts avec le Christ (Rm. 6, 8) et que nous sommes crucifiés avec lui (Rm. 6, 6; Ga. 2, 20; 5, 24; 6, 14). Les deux expressions ne sont pas synonymes. La Croix insiste davantage sur l'aspect de souffrance, d'épreuve. La mort au péché n'est pas une mort subite, une euthanasie, mais une mort lente et douloureuse :

Ceux qui appartiennent au Christ Jésus ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises (Ga. 5, 24).

Pour moi, que jamais je ne me glorifie sinon dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, qui fait du monde un crucifié pour moi et de moi un crucifié pour le monde (Ga. 6, 14).

Mais toujours Paul souligne que cette mort est vie :

Je suis crucifié avec le Christ; et si je vis, ce n'est plus moi, mais le Christ qui vit en moi (Ga. 2, 20).

Même quand la croix n'est pas explicitement mentionnée, elle est à l'arrière-plan des développements de Paul sur la participation des chrétiens aux souffrances du Christ. Les textes sont connus. Il nous suffira d'en dégager les éléments essentiels :

a) Les souffrances du chrétien ne sont pas les siennes : ce sont les souffrances du Christ en lui (2 Co. 1, 5).

b) Les souffrances du Christ en nous sont destinées à manifester la vie du Christ (2 Co. 4, 10-12; Phil. 3, 10-11; Rm. 8, 17). De quelle façon ? Paul ne le dit pas explicitement dans les textes ci-dessus. Comme la croix du Christ est celle du chrétien, il faut nous reporter à ce que Paul dit de la croix de Jésus (cf. *supra*, pp. 12-19).

c) C'est parce qu'elles sont sources de vie que ces souffrances sont source de joie (cf. Col. 1, 24; 2 Co. 7, 4).

d) Et elles sont sources de vie non seulement pour celui qui les endure (2 Co. 4, 17) mais pour tous, en union avec la croix de Jésus (Col. 1, 24).

*
**

Il nous resterait à évoquer l'apport propre des autres épîtres du Nouveau Testament à la théologie de la Croix. L'épître aux Hébreux et la première lettre de Pierre insistent longuement sur les souffrances du Christ et sur la participation des chrétiens à ces souffrances : He. 2, 10, 18; 5, 8; 10, 32-33; 12, 1-4; 1 Pi. 2, 20-25; 4, 1-2. En fait, nous ne trouvons pas d'éléments nouveaux dans ces différents textes. Il faut cependant faire une exception pour la théologie du sacerdoce du Christ dans l'épître aux Hébreux, sacerdoce qui s'exerce par l'offrande que Jésus fait de son sang sur la croix. Mais une étude, même sommaire, de ces textes demanderait un article entier.

Bien qu'il soit en dehors du sujet du présent article, l'évangile de Jean ne peut être entièrement passé sous silence, car c'est lui qui donne au mystère de la Croix ses vraies dimensions. Comme saint Paul, mais mieux que lui, peut-être, Jean a compris l'enseignement de Jésus : le mystère de la Croix est la manifestation de l'amour de Dieu dans le Christ (3, 16; 15, 12-13) exigeant du chrétien un

amour semblable (1 Jn 4, 10-11). Mais, alors que Paul présente l'exaltation du Christ comme succédant à son abaissement (Phil. 2, 8 : ἑταπείνωσεν; 2, 9 : ὑπερύψωσεν), Jean montre l'exaltation et la glorification du Christ comme réalisées dans l'acte même de son abaissement et de son humiliation de la Croix (3, 14; 8, 27; 12, 23-25; 12, 32-33; 17, 1). Cette idée n'est pas étrangère à Paul. Elle est présente en filigrane dans son grand développement sur la Croix folie et scandale pour les hommes, sagesse et puissance pour Dieu et ses élus (1 Co. 1-2). Elle était même déjà présente dans les récits de la Passion où les soldats romains accordent les honneurs royaux à celui qu'ils vont crucifier. Mais là où les synoptiques ne voient qu'une scène de dérision, Jean découvre une réalité profonde : la Croix est splendeur et gloire parce qu'elle est la manifestation la plus parfaite de l'amour et de la gloire de Dieu.

F. DREYFUS, o. p.